PIERRE LE GRAND ET PÉTERSBOURG JUGÉS PAR MAKSIMILIAN VOLOŠIN

Marie-Aude Albert

Lorsqu'il débarque pour la première fois à Pétersbourg, le 1er janvier 1903, Maksimilian Vološin, ex-étudiant de la faculté de droit de l'Université de Moscou, a déjà parcouru une bonne partie de l'Asie centrale, visité la plupart des pays d'Europe et vécu près de deux ans à Paris, capitale d'une culture latino-occidentale dont il admire la rigueur, la technicité et la beauté formelle, creuset de toutes les recherches artistiques et littéraires qu'il veut connaître, épicentre de cette modernité qui l'attire. Pour cet artiste-poète de 26 ans, à l'œil bien exercé, dont les carnets renferment nombre de plaisants paysages au crayon ou à l'aquarelle ainsi que de jolis tableaux en vers des villes et contrées traversées, les perspectives de la Palmyre septentrionale, les palais de la Venise du Nord offrent a priori de séduisants motifs. Las! La première impression de Vološin, en cet hiver 1903, est on ne peut plus... glaciale:

> Когда я в первый раз в жизни увидел Петербург... меня поразила мертвенная строгость его общего тона, "точно на фотографии", приходило на ум.[1]

De fait Pétersbourg demeurera toujours pour Vološin une ville de papier glacé, une ville désincarnée et artificielle, une ville, pourrions-nous dire, trop bien dessinée, qu'il n'aura jamais envie de peindre, pas plus en lignes et couleurs qu'en vers. Sa ville et sa terre d'élection sont déjà et resteront jusqu'à sa mort Paris et la Crimée orientale (sa chère Cimmérie) dont il se sent et se déclare le fils adoptif, alors

[1] Cité par V. P. Kupčenko in *Trudy i dni M. Vološina, 1877-1916*, SPb., Aleteja, 2002, p. 106.

qu'il se considérera toujours à Pétersbourg, où il séjournera pourtant longuement,[2] comme un étranger.

Si la vie a déserté les quais de granit et les palais de marbre de la capitale impériale, elle bat en revanche son plein dans les expositions, les salles de rédaction, les conférences et les soirées littéraires. Vološin, qui nous a laissé l'une des plus belles galeries de portraits en prose de l'intelligentsia pétersbourgeoise de l'Âge d'argent,[3] est d'emblée fasciné par le bouillonnement intellectuel de la capitale où, un mois durant, avide de "tout voir et de tout connaître" et muni de lettres de recommandation de ses amis russes de Paris (Mme de Holstein, une riche femme de lettres émigrée, l'artiste Kruglikova et le poète Bal'mont), il a le privilège de fréquenter les artistes du Monde de l'Art réunis autour de Djagilev, en particulier Somov, Grabar', Benois et Lanceray, mais aussi les poètes Blok et Brjusov, et d'autres écrivains d'envergure comme Merežkovskij et Rozanov.[4] Pris dans le tourbillon des visites et des invitations, il n'a guère le temps de consigner dans son *Journal* ou de livrer à ses nombreux correspondants ses premières impressions, ce qui rend la notation suivante particulièrement précieuse:

> Самое яркое из всего, что я видел, это заседание Религиозно-философского общества[5] |...| Бледные лица петербургских литераторов, перемешанные с черными клобуками монахов, огромные седые бороды, лиловые и коричневые рясы священников, острый трепет веры и ненависти, проносившийся над собранием, – все это рождало смутное представление о раскольничьем соборе XVII века...[6]

Cette atmosphère envoûtante, fascinante et inquiétante, faite de passions rentrées et de sourdes rivalités, annonce curieusement celle de la fameuse Tour de Vjačeslav Ivanov où, en 1906-1907, Vološin,

[2] En particulier, d'octobre 1906 à mars 1907 dans l'immeuble puis la fameuse Tour de Vja. Ivanov; de décembre 1907 à mai 1908; de janvier à avril 1909; de septembre 1909 à février 1910; de février à mai 1924 et enfin en avril 1927. Pour plus de détails, voir "Chronologičeskaja kanva žizni i tvorčestva M. A. Vološina", in M. Vološin, *Liki tvorčestva*, Leningrad, Nauka, 1988, pp. 777-800, ainsi que l'ouvrage cité *supra*.

[3] M. Vološin, *Liki tvorčestva*, cit., pp. 407-543.

[4] Pour la liste complète qui est impressionnante, voir, en suivant la chronologie, *Trudy i dni M. Vološina, 1877-1916*, cit.

[5] *Ibidem*, p. 107.

[6] Cité par V. P. Kupčenko, in *Stranstvie M. Vološina*, SPb., Logos, 1996, p. 42.

d'abord ébloui,[7] puis broyé, finira désenchanté avant d'être rejeté;[8] mais cette notation renvoie aussi à un autre schisme, celui qu'ont provoqué Pierre le Grand et sa ville Pétersbourg dans le cours de l'histoire russe, et, au-delà, évoque toutes les passions terribles et douloureuses (la "Passion" serions-nous tentés de dire) et toutes les déchirures, passées et à venir, de la Russie qui constitueront à partir de la Grande Guerre et de la Révolution le thème le plus fécond de la poésie volochinienne.

Or c'est justement l'une de ces passions, l'un de ces schismes de l'histoire russe que Vološin va vivre en direct lors de son second séjour à Pétersbourg,[9] où il arrive le matin même du fameux Dimanche Rouge! Corps pantelants chargés dans des fiacres, soldats bivouaquant au pied de la cathédrale Saint-Isaac, foule calme et désarmée s'offrant docilement, obstinément même aux sabres des Cosaques, cochers impavides méprisant le danger..., tout laisse à Vološin, plus étonné qu'horrifié, une impression d'étrangeté qui bientôt fait place à la certitude d'assister à l'un de ces drames "authentiquement russes" (чисто русское, национальное явление) ayant jalonné l'histoire de son pays. L'article, publié en français sous le titre "La semaine sanglante à Saint-Pétersbourg: récit d'un témoin", outre son intérêt documentaire, s'attache à rendre l'atmosphère fantastique de la ville en proie à une sorte d'envoûtement collectif autant qu'à interpréter pour le lecteur occidental le sens de ce que l'on a appelé à tort, selon

[7] A Margarita Sabašnikova, sa jeune et jolie femme qu'il vient tout juste d'épouser à Moscou, Vološin écrit, enthousiaste, en rentrant à 5 heures du matin d'une soirée passée dans la Tour: "Самое сильное впечатление – стихи Городецкого и Кузмина. Я так почувствовал затхлость Москвы и московских поэтов. Надо жить в Петербурге! Как я здесь буду писать!" ; "У Иванова говорили обо всем самом важном : об индивидуализме, об оккультизме, о Дионисе, об Иуде, о пророчественности, о молодой поэзии"; "Жизнь в Петербурге страшно интересна, но и утомительна своей интенсивностью... вечер кончается в 3-4 ч... Мне Петербург так нравится, что я был бы не прочь остаться здесь совсем" (cité par V. N. Kupčenko in *Trudy i dni M. Vološina, 1877-1916*, cit., t. I, pp. 173,165).

[8] Sur l'atmosphère de la Tour et l'extravagant feuilleton des amours contrariées du couple Vološin-Sabašnikova, sacrifié sur l'autel de la décadence et du culte dionysiaque rendu à Vjačeslav le Magnifique, voir le chap. VI de notre étude: M.-A. Albert, *M. Vološin, esthète, poète et peintre, Des ateliers de Montparnasse aux rivages de Cimmérie*, Paris, L'Harmattan, 2002.

[9] Arrivé de Paris, Vološin séjourne à Pétersbourg du 9 (22) au 20 décembre 1904, puis, après un voyage à Moscou, du 9 (22) au 17 janvier 1905 avant de repartir à Paris.

Vološin, une "révolution". Dans cette "révolte à genoux" (мятеж на коленях) de petites gens aux portes du Palais d'Hiver, si différente de la marche agressive de la populace sur Versailles, Vološin croit déceler l'esprit des vieux-croyants qui répondaient à la persécution par la recherche du martyre. Comme aux temps du patriarche Nikon, la rupture entre le peuple et le pouvoir que Vološin sent en ce Dimanche irrémédiable, tient moins à la violence aveugle de la répression qu'au sacrilège accompli: le Tsar, représentant de Dieu sur terre, a laissé tirer sur les saintes icônes! Sacrilège présent à tous les esprits et que le ciel lui-même semble réprouver par l'apparition d'un étrange et rarissime phénomène naturel que Vološin est seul, toutefois, parmi les témoins à relever.[10] Ce mauvais présage, joint la nuit venue à toutes sortes de bruits mystérieux, ranime force légendes enfouies dans l'imaginaire collectif et devient le signe d'une tragédie imminente: la cité européenne rationnellement planifiée par Pierre le Grand est en proie aux divagations irrationnelles de la Russie du Temps des Troubles:

> Казалось, что кто-то, до совершения грандиозного жертвоприношения, начертил круги и пентаграммы и написал ритуальные заклинания [...] Эти дни были лишь мистическим прологом великой народной трагедии, которая еще не началась.[11]

La poésie "Présages" (Предвестия), qui ouvre le cycle *Les Voies de la Russie* (Пути России), reprend mot pour mot cette dernière image ainsi que les grands thèmes de l'article, éliminant toutefois le contenu événementiel et l'analyse politique pour ne garder que les impressions sonores et visuelles: celle bien sûr du triple soleil dont les disques rougeoyants évoquent les cous tranchés des victimes et celle du sang sur la neige, métaphore du massacre des innocents. Mais elle va plus loin que l'article en désignant le vrai responsable de la tragédie imminente: non pas le tsar Nicolas II dont l'erreur fatale a été de trahir le lien sacré qui l'unissait au peuple en commettant le sacrilège, mais "le géant de bronze" (бронзовый Гигант) et sa "ville spectrale" (призрак-город), autrement dit Pierre le Grand et Pétersbourg, thème que Vološin ne va cesser dès lors d'explorer, apportant ainsi sa propre pierre à l'édification du "Mythe de Saint-Pétersbourg":

[10] "В этот момент я увидел на небе три солнца – явление, которое наблюдается в сильные холода и, по верованиям некоторых, служит предзнаменованием больших народных бедствий", in M. Vološin, *Putnik po vselennym*, Moskva 1990, p. 91.

[11] *Ibidem*, p. 94.

Сознание строгое есть в жестах Немезиды :
Умей читать условные черты :
Пред тем как сбились Мартовские Иды,
Гудели в храмах медные щиты...

Священный занавес был в скинии распорот :
В часы Голгоф трепещет смутный мир...
О, бронзовый Гигант! Ты создал призрак-город,
Как призрак-дерево из семени – Факир.

В багряных свитках зимнего тумана
Нам солнце гневное явило лик втройне,
И каждый диск сочился, точно рана...
И выступила кровь на снежной пелене.

А ночью по пустым и гудким перекресткам
Струились шелесты невидимых шагов,
И город весь дрожал далеким отголоском
Во чреве шумящих голосов...

Уж занавес дрожит перед началом драмы,
Уж кто-то в темноте – всезрящий, как сова, –
Чертит круги, и строит пентаграммы,
И шепчет вещие заклятья и слова.[12]

On notera ici que les termes de "Némésis" (Немезида) et de "Géant" (Гигант) sont ceux-là même que Pečerin dans *Le Triomphe de la mort* (Торжество смерти) utilisait déjà pour condamner Pierre et sa création démoniaque voués au terrible châtiment de Dieu.[13] L'angoissante vision de Vološin, qui connaît parfaitement ses classiques et ses contemporains, prend donc place dans toute une tradition que N. Anciferov et E. Lo Gatto ont admirablement étudiée, tradition re-activée chez tous les poètes de l'Âge d'Argent par la tragédie de 1905. On soulignera également que les termes de "spectral" (призрачный) et de "funeste" (вещий) sont à leur tour repris au tout début de "Pétersbourg" (Петербург) poésie qui, chronologiquement, est la seconde consacrée par Vološin à la ville de Pierre:

[12] "Predvestija", juin 1905, in M. Vološin, *Stichotvorenija i poemy*, SPb., Biblioteka poeta, 1995, p. 214.

[13] Pečerin cité par N. Anciferov, in *Duša Peterburga*, Paris, Ymca-Press, 1978, p. 93.

Над призрачным и вещим Петербургом
Склоняет ночь край мертвенных хламид;
В челне их два. И старший говорит:
"Люблю сей град, открытый зимным пургам

На тонях вод, закованных в гранит.
Он создан был безумным Демиургом.
Вон конь его и змей между копыт:
Конь змею – "Сгинь!", а змей в ответ : "Resurgam!"

Судьба империи в двойной борьбе:
Здесь бунт, – там строй: здесь бред, – там клич судьбе.
Но вот сто лет в стране цветут Рифейской

Ликеев мирт и строгий лавр палестр"...
И, глядя вверх на шпиль Адмиралтейский,
Сказал другой: "Вы правы, граф де Местр".[14]

А. Бенуа, Иллюстрация к поэме А. С. Пушкина "Медный всадник", 1916

[14] M. Vološin, *Stichotvorenija i poemy*, cit., p. 214.

Peu importent les circonstances[15] dans lesquelles cette poésie, non incluse au recueil "Les voies de la Russie", a été composée; ce sonnet qui répète dans les mêmes termes (призрачный; вещий; безумный Демиург) la vision de "Présages" en constitue en quelque sorte le commentaire et le prolongement. Pétersbourg "spectral et funeste" s'inscrit bien sûr, comme nous l'avons dit plus haut, dans une tradition littéraire assignant à la ville de Pierre un rôle néfaste voire démoniaque dans le destin de la Russie, dénonçant un simulacre de ville européenne peuplée de masques grotesques et d'ombres misérables, assimilant sa fondation au péché d'orgueil d'une créature (fût-elle le Tsar) qui s'est voulue l'égale du Créateur. Vološin ne contredit pas non plus ses prédécesseurs en interprétant l'image du cheval impérial foulant de ses sabots le serpent comme le symbole de la volonté impériale de soumettre la nature et d'imposer à la Russie "barbare" le modèle occidental "civilisé", de substituer "l'ordre" au "chaos". Un ordre qui fait illusion, au vu des eaux prisonnières du granit, mais ne trompe pas De Maistre prophétisant le retour du chaos. La chute du sonnet sur le nom du célèbre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et des *Considérations sur la Révolution*, au-delà de la coquetterie littéraire, est un avertissement des plus sérieux. Car, pour Vološin, témoin de la Grande guerre qui, dans son recueil de 1915, *Anno Mundi Ardentis*, sent venir le Jugement Dernier de l'Occident, la Révolution qui se profile en Russie est, comme pour le philosophe mystique, un "tourbillon" dirigé par la Providence sur lequel les hommes n'ont pas prise, un tourbillon dévastateur envoyé comme "châtiment" contre un peuple coupable d'avoir trahi sa mission.[16] Quelle mission la Russie s'apprête-t-elle à trahir pour mériter le châtiment de la Révolution? La réponse est apportée six mois plus tard dans la poésie "Russie"[17] où l'on retrouve le thème dostoïevskien et plus largement orthodoxo-slavophile de l'humilité et de la souffrance acceptée rachetant le péché d'orgueil et le matérialisme effréné de l'Occident. Mais plus intéres-

[15] Protestation contre le changement de nom et émulation avec Bal'mont: cf. supra p. 657.

[16] "Chaque nation, comme chaque individu, a reçu une mission qu'elle doit remplir. La France exerce sur l'Europe une véritable magistrature [...] dont elle a abusé de la manière la plus coupable [...] ce n'est pas sans raison que son roi s'appelait très chrétien [...] Or, comme elle s'est servie de son influence pour contredire sa vocation et démoraliser l'Europe,il ne faut pas être étonné qu'elle y soit ramenée par des moyens terribles".

[17] "Rossija" (1915) in *Stichotvorenija i poèmy*, cit., p. 195.

sante est ici l'antinomie entre бунт et бред d'une part, строй et клич судьбе d'autre part, c'est à dire entre les forces élémentaires (стихии) qui travaillent en profondeur l'âme et l'histoire de la Russie depuis la nuit des temps, et la volonté des tsars, en particulier de Pierre, qui s'y oppose et cherche à les contenir. Cette double lutte acharnée entre l'autorité affichée des autocrates et l'anarchie inhérente au peuple, entre une force centripète et une force centrifuge dont Vološin a pris conscience en étudiant les toiles du maître Surikov,[18] rythme toute l'histoire de la Russie et en détermine les *Voies*.

Lorsque Vološin, un mois après la Révolution d'Octobre, rédige la poésie "Petrograd", les lourdes menaces en germe dans "Présages" de 1906 tout comme la rupture annoncée dans "Pétersbourg" de 1915 viennent de se réaliser:

Как злой шаман, гася сознанье
Под бубна мерное бряцанье
И опоражнивая дух,
Распахивает дверь разрух –
И духи мерзости и блуда
Стремглав кидаются на зов,
Вопя на сотни голосов,
Творя бессмысленные чуда, –
И враг, что друг; и друг, что враг, –
Мерцают и двоятся... – так,
Сквозь пустоту державной воли,
Когда-то собранной Петром,
Вся нежить хлынула в сей дом
И на зияющем престоле,
Над зыбким мороком болот
Бесовский правит хоровод.
Народ, безумием объятый,
О камни бьется головой
И узы рвет, как бесноватый...
Да не смутится сей игрой
Строитель внутреннего Града –
Те бесы шумны и быстры:
Они вошли в свиное стадо
И в бездну ринутся с горы.[19]

[18] Cf. M.-A. Albert, *M. Vološin, esthète, poète et peintre*, cit., pp. 232-234.

[19] "Petrograd" in *Stichotvorenija i poèmy*, cit.,p. 216.

"Petrograd", datée du 9 décembre 1917, s'inspire directement des deux épigraphes[20] des *Démons* (Бесы) de Dostoevskij où se résume en un saisissant raccourci la thèse du romancier: la Russie égarée comme dans la poésie de Puškin par la sarabande envoûtante des idées révolutionnaires ou de la rébellion populaire se perdra dans la tourmente, mais finira comme dans le récit de saint Luc, contant la guérison miraculeuse du démoniaque, par vaincre ses démons et renaître purifiée.

Au fur et à mesure que Vološin, témoin des atrocités de la Guerre civile et de la volonté totalitaire des Bolcheviks se penche sur le passé de la Russie pour comprendre les événements présents et appréhender l'avenir, Pierre le Grand et Pétersbourg reviennent toujours plus avant dans sa réflexion sous divers visages, tour à tour connus ou inédits.

C'est d'abord le Tsar-charpentier (Царь-плотник) qui a vu trop grand et a voulu enfermer dans un cadre moderne, raisonner et éduquer une Russie intrinsèquement anarchiste, rêveuse, mystique et rebelle, préférant échapper à sa prison dorée et se donner en 1917, comme aux Temps des Troubles, aux "'brigands et voleurs":

Не тебе ли на речных истоках
Плотник-Царь построил дом широко –
Окнами на пять земных морей?
Из невест красой да силой бранной
Не была ль ты самою желанной
Для заморских княжих сыновей?
Но тебе сыздества были любы –
По лесам глубоких скитов срубы,
По степям кочевья без дорог,
Вольные раздолья да вериги,
Самозванцы, воры да растриги,
Соловиный посвист да острог.
[...] Подалась лихому подговору,
Отдалась разбойнику и вору,
Подожгла посады и хлеба,
Разорила древнее жилище
И пошла поруганной и нищей
И рабой последнего раба.

[20] Puškin, "Besy" et saint Luc, 8, 32-36.

[...]Ты бездомная, гулящая, хмельная,
Во Христе юродивая Русь![21]

C'est aussi le Chirurgien frénétique (неистовый Хирург) impatient de faire accoucher avant terme une Russie européanisée, et qui, par la violence et la souffrance, met au monde un avorton traumatisé au lieu de la fille harmonieuse et équilibrée, née du mariage de l'Occident et de l'Orient, qu'elle était, selon Vološin, destinée à devenir:

Но, рокомым охвачен нетерпеньем,
Все исказил неистовый Хирург,
Что кесаревым вылущил сеченьем
Незрелый плод Славянства – Петербург.[22]

C'est encore l'Antéchrist Pierre (Антихрист-Петр) violentant la sainte Russie attachée à sa foi et ses traditions:

Антихрист-Петр распаренную глыбу
Собрал, стянул и раскачал,
Остриг, обрил и, вздернувши на дыбу,
Наукам книжным обучал. [23]

Et enfin l'autocrate révolutionnaire, violent, grossier et débauché, précurseur des Bolcheviks[24] qui prétendent, comme lui, imposer une utopie d'importation, répètent les mêmes erreurs, usent des mêmes moyens arbitraires, recourent à la même terreur démente et supplicient le corps et l'âme de la Russie:

Расплясались, разгулялись бесы
По России вдоль и поперек.
Рвет и крутит снежные завесы
Выстуженный северовосток:
[...]В комиссарах– дурь самодержавья,
Взрывы революции в царях.
Вздеть на виску, выбить из подклетья,
И швырнуть вперед через столетья
Вопреки законам естества –

[21] "Svjataja Rus'" (1917) in *Stichotvorenija i poèmy*, cit., p. 218.

[22] "Evropa" (1918) in *Stichotvorenija i poèmy*, cit., p. 225.

[23] "Kitež " (1919) in *Stichotvorenija i poèmy*, cit., p. 234.

[24] En novembre 1919, Vološin écrit à A. Gertzyk: "Pierre, Ivan le Terrible et Arakčeev sont les précurseurs directs du bolchevisme", in *Stichotvorenija i poèmy*, cit., p. 634.

Тот же хмель и та же трын-трава.
Ныне ль, даве ль – все одно и то же:
Волчьи морды, машкеры и рожи,
Спертый дух и одичалый мозг,
Сыск и кухня Тайных Канцелярий,
Пьяный гик осатанелых тварей,
Жгучий свист шпицрутенов и розг,
Дикий сон военных поселений,
Фаланстер, парадов и равнений,
Павлов, Аракчеевых, Петров,
Жутких Гатчин, страшных Петербургов,
Замыслы неистовых хирургов
И размах заплечных мастеров.[25]

Toutes ces visions de Pierre le Grand et de Pétersbourg, toutes ces approches que nous venons de relever, depuis la toute première impression "glaciale" de 1903 jusqu'aux parallèles établis dans la poésie "Nord-Ouest" de 1920 entre Pierre et les Bolcheviks, trouvent leur prolongement, leur aboutissement et leur conclusion dans la magistrale synthèse qu'est *Russie* (Россия), vaste poème rédigé durant l'hiver 1923-1924 en deux mois de travail intensif par lequel Vološin met un point final à sa méditation sur les *Voies de la Russie*. Une synthèse en sept chapitres, nombre cher au poète passé par la théosophie et symbolisant cette notion de cycle qui est au cœur de son approche de l'histoire. Une synthèse à la fois désabusée et passionnée, où le ton, à l'exception du prologue et de l'épilogue d'un lyrisme douloureux et retenu, se veut sarcastique, où les images surprennent par leur violence provocatrice, où les portraits historiques féroces frisent volontiers la caricature, où les aphorismes et les raccourcis audacieux abondent, où les idées semblent procéder par antinomies, la rime étant éliminée au profit d'une sorte de prose rythmée, énergique voire agressive. Le contenu de ce long poème, véritable somme d'une densité et d'une richesse impressionnantes, englobe, comme son titre l'indique, toute la réflexion du poète sur l'histoire russe et déborde bien sûr le cadre de cette étude, mais il accorde à Pierre et à la période Pétersbourgeoise une place centrale dans cette réflexion dont nous pouvons ci-dessous relever les étapes.

Le prologue s'ouvre sur une vision qui révèle le visage essentiellement tragique de la Russie et justifie la nécessité pour le poète

[25] "Severovostok" (1920) in *Stichotvorenija i poèmy*, cit., p. 274.

d'exorciser par l'écriture toute l'horreur et la folie dont il a été depuis la Révolution le témoin en sa terre de Cimmérie et que son âme, lasse, ne peut plus contenir. Les éléments naturels – immensité désolée, vent glacial et tempête de neige – sont bien l'expression et les symboles d'une histoire tourmentée marquée par les excès et la souffrance, et les nombreux oxymores traduisent encore toutes les contradictions dont est pétrie la Russie:

Со дна души вздувалось, нагрубало
Мучительно-бесформенное чувство –
Бесмерное и смутное – Россия...
Как будто бы во мне самом легла
Бескрайная и тусклая равнина,
Белесою лоснящаяся тьмой,
Остуженная жгучими ветрами.
[...] Но было так неизъяснимо томно,
Что старая всей пережитой кровью,
Усталая от ужаса душа
Все вынесла бы – только не молчанье.

Aussitôt le prologue achevé, s'impose à l'esprit las et douloureux du poète, – comme si elle était la cause de toute cette souffrance évoquée plus haut – la ville orgueilleuse et maudite, cité vampirique nourrie du sang de milliers de paysans sacrifiés, capitale sacrilège bâtie sur les décombres des divinités locales piétinées, abcès révolutionnaire purulent et contagieux sur le corps de la Russie, avec cette notation de couleur magnifique et inattendue (цвета пламени и мяса),[26] si différente des tons pastel chantés par les poètes, et cette étonnante assonance entre белесоватым et бесноватым qui n'est évidemment pas innocente et renvoie à toute la tradition littéraire de la ville "fantastique" associant les nuits blanches à la folie et à la possession, à l'image du Tsar (безумный) dont le nom est mis en relief par le rejet final, la ville "délirante" n'étant que le reflet de son fondateur "dément":

Я нес в себе – багровый, как гнойник,
Горячечный и триумфальный город,
Построенный на трупах, на костях
"Всея Руси" – во мраке финских топей,

[26] La couleur "sang de bœuf" est bien celle des premières constructions réalisées sous Pierre le Grand (les murs de la Forteresse Pierre et Paul, les Douze Collèges).

Со шпилями церквей и кораблей,
С застенками подводных казематов,
С водой стоячей, вправленной в гранит,
С дворцами цвета пламени и мяса,
С белесоватым мороком ночей,
С алтарным камнем финских чернобогов,
Растоптанными копытами коня,
И озаренным лаврами и гневом
Безумным ликом медного Петра.

Sur cette toile de fond tendue comme un décor de théâtre défilent alors les terribles images d'Epinal du règne de Pierre qui mêlent la légende à la réalité historique. D'abord ce dialogue "fantastique" bâti sur un calembour féroce (а черт тя знает) entre Pierre et la victime dont la rumeur a fait son père et qui brave avec esprit son bourreau en l'envoyant "au diable", seul vraisemblable géniteur d'un tsar que le peuple désigne comme l'Antéchrist:[27]

Царь, пьяным делом, вздернувши на дыбу,
Допрашивает Стрешнева: "Скажи –
Твой сын я, али нет?" А Стрешнев с дыбы:
"А черт тя знает, чей ты... много нас
У матушки-царицы переспало..."

Puis l'évocation d'un des nombreux sacrilèges de l'Antéchrist Pierre raillant la sainte liturgie et l'Eglise orthodoxe en prenant la tête de processions carnavalesques ou de sabbats obscènes:

В конклаве всешутейшего собора
На медведях, на свиньях, на козлах,
Задрав полы духовных облачений,
Царь, в чине протодьякона, ведет
По Петербургу машкерную одурь.

Les lieux favoris du Tsar, créés sur ses ordres, sont présentés comme autant de temples voués au Malin où l'on célèbre d'étranges messes noires, à l'exemple de sa lugubre *Kunstkamera* où Pierre conserve dans un bocal parmi ses monstres la tête de sa belle maîtresse exécutée ou du ravelin Trubeckoj où il s'asperge du sang de son propre fils torturé à mort:

[27] Une légende, très tenace chez les Vieux-croyants, faisait de Pierre le fils illégitime de Nikon, lui aussi assimilé en son temps à l'Antéchrist.

В Кунсткамере хранится голова,
Как монстра, заспиртованная в банке,
Красавицы Марии Гамильтон...

В затенке Трубецкого равелина
Пытает царь царевича – кровь
Засеченного льет по кнутовищу...

La hache ensanglantée semble devenue l'objet consacré de la terrible liturgie que l'Antéchrist Pierre célèbre à travers toute la Russie, sur les échafauds de Moscou comme dans les caves de la Forteresse Pierre et Paul. Ce n'est pas une "fenêtre sur l'Europe" qu'a ouverte le tsar, mais une "perspective à travers la forêt humaine russe":

Кровавый пар столбом стоит над Русью,
Топор Петра российский ломит бор
И вдаль ведет проспекты страшных просек,
Покамест сам великий дровосек
Не валится, удушенный рукою –
Водянки? Иль предательства? Как знать...
Но вздутая таинственная маска
С лица усопшего хранит следы
Не то пели, а может быть, подушки.

Une rumeur évoque ici la mort suspecte de Pierre qui aurait été étouffé sous un oreiller par son favori Menšikov.[28] Comment ne pas songer face à l'homme de Bronze dont Vološin va faire plus loin le premier des Bolcheviks, à Stalin, l'homme d'Acier qui, au moment où le poète rédige ces lignes, est sur le point de s'emparer du pouvoir? Même tyran sanguinaire et dément, taillant à vif dans le corps de la Russie pour servir ses projets insensés et s'éteignant, repu de sang, d'une manière suspecte, peut-être lui aussi étouffé par ses hommes de confiance.

La descendance de Pierre est à son image, débauchée et sanguinaire. Elizaveta Petrovna et les "femelles en chaleur" qui règnent sur la Russie du XVIII[e] siècle ne trouvent guère grâce aux yeux de Vološin qui peint leurs règnes au vitriol: vulgarité, ineptie des modes importées, guerres coûteuses et inutiles, répression et népotisme. Initiée par Pierre, l'expansion maladive et artificielle de l'Empire se poursuit au détriment des ressources spirituelles authentiques de la Russie. La cour pétersbourgeoise tient à la fois "du bordel, du palace

[28] La veuve de Vološin a témoigné que le poète croyait à cette version.

et du cabaret". Cette vision d'une Russie aliénée par les modes étrangères, méprisée par ses souverains et violentée par leurs sbires est à la fois celle d'un vieux-croyant qui fustige avec l'ironie cinglante d'un Avvakum les mœurs dépravées des serviteurs de l'Antéchrist, et celle des slavophiles du XIX^{e} siècle dénonçant l'hypocrisie des despotes éclairés. Vient alors le règne des "Prussiens", de Paul I^{er} au dernier des Romanov, qui se confond ici avec celui d'êtres maléfiques, d'Arakčeev à Rasputin. Le portrait du premier s'inspire d'un tableau officiel que Vološin analyse selon la méthode physiognomonique et qui aboutit à définir le modèle, froid et insaisissable, comme le "premier communiste de la terre russe"! Cruauté, sensualité bestiale, stupidité, fatuité..., Vološin retrouve dans les traits des commissaires bolcheviques auxquels il est journellement confronté pendant la guerre civile ceux de l'éminence grise des trois empereurs épris de discipline militaire qui succèdent aux trois impératrices dévergondées. L'uniforme masque le vide de la pensée et le fond du tableau révèle à son tour la personnalité et le projet du modèle: plat, rectiligne, uniformément gris, vidé de toute substance et de toute vie, la Russie des casernes chère à Arakčeev annonçant celle des Goulags et le regard de méduse du dictateur évoquant curieusement, là encore, celui de Stalin:

Минует век и мрачная фигура
Встает над Русью: форменный мундир,
Бескровные щетинистые губы,
Мясистый нос, солдатский узкий лоб,
И взгляд неизреченного бесстыдства
Пустых очей из-под припухших век.
У ног ее до самых бурых далей
Нагих равнин – казарменный фасад
И каланча: ни зверя, ни растенья...
Земля судилась и осуждена.
Все грешники записаны в солдаты.
Всяк холм понизился и стал как плац.
А надо всем солдатскою шинелью
Провис до крыш разбухший небосвод.
Таким он был написан кистью Доу–
Земли российской первый коммунист –
Граф Алексей Андреич Аракчеев.
[...]
Десятки лет удавьими глазами
Медузивший засеченную Русь.

Au terme de cette longue théorie de souverains déséquilibrés, mégalomanes ou sadiques, engendrés par Pétersbourg, la Russie pourrait-elle se réjouir de l'accession au trône d'Alexandre et de Nicolas II? Non, tranche Vološin, car la loi cruelle de l'histoire (illustrée avec l'infortuné Louis XVI) impose un règne d'autant plus sanglant que le monarque est empreint de bonté et désireux de bien faire. Le terrorisme se déchaîne sous le tsar libérateur et la révolution éclate par la faiblesse du dernier des Romanov:

Закон самодержавья таков:
Чем царь добрей, тем больше льется крови.
А всех добрей был Николай Второй,
Зиявший непристойной пустотою
В сосредоточьи гения Петра.

La Russie pétersbourgeoise, fondée par un Géant, disparaît par la faiblesse d'un nain, manipulé par son âme damnée Rasputin que Vološin présente comme le fossoyeur de l'autocratie. On retrouve dans les lignes qui suivent toutes les images de la poésie "Pétrograd". Pétersbourg n'est plus un bordel ou une caserne, mais une maison hantée par les mauvais esprits, les mages et les charlatans, sur laquelle souffle la Némésis de "Présages":

Санкт-Петербург был скроен исполином
Размах столицы был не по плечу
Тому, кто стер блистательное имя.
Как медиум, опорожнив сосуд
Своей души, притягивает нежить –
И пляшет стол, и щелкает стена, –
Так хлынула вся бестолочь России
В пустой сквозняк последнего царя
[...]
И вот со дна самой крестьянской гуши –
Из тех же недр, откуда Пугачев, –
Рыжебородый, с оморошным взглядом –
Идет Распутин в государев дом,
Чтоб честь двора, и церкви, и царицы
В грязь затоптать мужицким сапогом
И до низов ославить власть цареву.

Tout s'accélère alors comme les images des premiers films du cinématographe: les derniers tableaux du règne des Romanov défilent

sur l'écran intérieur de la mémoire du poète: l'assassinat grand-guignolesque de Rasputin, la débandade et la désertion, l'exécution de la famille impériale. "Все кончено. Петровский замкнут круг", conclut Vološin qui vient de tourner devant nous les pages terribles et grotesques du grand livre d'images de la Russie pétersbourgeoise et laisse place maintenant à l'analyse pour s'attacher à trouver dans le passé les racines du mal présent.

Le quatrième chapitre s'ouvre sur un aphorisme qui marque d'emblée l'orientation de cette analyse: "Великий Петр был первый большевик". Est-ce à dire que le bolchevisme est un phénomène profondément national ou au contraire que Pierre fut un tsar profondément étranger à son peuple qui créa par ses réformes un terreau favorable à l'éclosion du virus révolutionnaire occidental? Bien avant Berdjaev et son introduction[29] au célèbre ouvrage *Les Sources et le sens du communisme russe,* Vološin a tracé sans hésitation le parallèle entre Pierre et Lenin, entre la révolution totalitaire du tsar et celle des Bolcheviks. Pierre partage avec les Bolcheviks la rage idéologique, la prétention à détenir la vérité et à l'imposer par la terreur. Derrière le démiurge fou qui taille dans la "Russie-Galatée" un Etat à sa démesure se profilent les "bouchers" rouges de la révolution:

Великий Петр был первый большевик,
Замысливший Россию перебросить,
Склонениям и нравам вопреки,
За сотни лет к ее грядущим далям.
Он, как и мы, не знал иных путей,
Опричь указа, казни и застенка,
К осуществлению правды на земле.
Не то мясник, а может-быть, ваятель –
Не в мраморе, а в мясе высекал
Он топором живую Галатею,
Кромсал ножом и шваркал лоскуты.

La formule qui suit est encore plus surprenante: "La noblesse fut le premier P.C.R." Pierre, qui s'est appuyé d'abord sur sa garde personnelle puis sur une hiérarchie de fonctionnaires obéissants et anoblis par la table des rangs, est l'inventeur du Parti comme de la future Nomenklatura que Vološin voit se mettre en place, tout aussi tatillonne, servile et imbue de ses privilèges que celle du Tsar révolutionnaire:

[29] N. Berdjaev, *Istoki i smysl russkogo kommunizma*, Paris 1935, p. 12.

Строителю необходимо сручье:
Дворянство было первым Р.К.П. –
Опричниною, гвардией, жандармом,
И парником для ранних овощей.
Но, наскоро его стесавши, невод
Закинул Петр в морскую глубину.
Спустя сто лет иными рыбарями
На невский брег был вытащен улов.
В Петрову мрежь попался разночинец,
Оторванный от родовых корней,
Отстоянный в архивах канцелярий –
Ручной Дантон, домашний Робеспьер, –
Бесценный клад для революций сверху.

Malheureusement pour eux, les successeurs de Pierre ne font guère confiance à cette classe créée pour les servir et asseoir leur pouvoir, et finissent par se l'aliéner: tout le XIX^{e} siècle, celui du *raznočinec*, est analysé par l'auteur comme une longue suite de malentendus entre les autocrates et cette classe-tampon d'où sortiront, comme de la boîte de Pandore, l'intelligentsia et les révolutionnaires qui oeuvreront à la disparition de l'autocratie et par là même à la disparition de cette classe incomprise et mal aimée tant des tsars que du peuple:

Отвергнутый царями разночинец
Унес с собой рабочий пыл Петра
И утаенный пламень революций:
Книголюбивый новиковский дух,
Горячку и озноб Виссариона,
От их корней пошел интеллигент.
[...]
Он был с рожденья отдан под назор,
Посажен в крепость, заперт в Шиссельбурге,
Судим, ссылаем, вещан и казним
На каторге – по Ленам да по Карам
[...]
Но – пасынок, изгой самодержавья –
И кровь кровей, и кость его костей –
Он вместе с ним в циклоне революций
Размыкан был, растоптан и сожжен.
....

Гомункула, взращенного Петром
Из плесени в реторте Петербурга.

Le portrait de l'intelligent que brosse Vološin avec beaucoup de brio n'est guère flatteur: on y sent à la fois de la tendresse, de la pitié et du mépris. Tendresse pour sa fragilité et son ridicule enthousiasme, pitié pour le sort injuste et cruel que lui a réservé l'autocratie plus marâtre que mère envers son rejeton, mais aussi mépris pour ses idées courtes, sa pseudo-culture et son sectarisme. Vološin fuyait cette intelligentsia roturière et révolutionnaire dont l'ignorance crasse et le conformisme l'avait rebuté tant à l'université de Moscou qu'à la faculté russe de Paris. Lui-même se présentait non comme un "intelligent" mais comme un "intellectuel",[30] soulignant ainsi la différence entre ceux qui faisaient la révolution sans réfléchir et ceux qui réfléchissaient pour pouvoir l'éviter:

Он верил в Божие небытие,
В прогресс и в конституцию, в науку,
И утверждал (свидетель - Соловьев),
Что "человек рожден из обьязаны,
А потому – нет большия любви,
Как положить свою за ближных душу".

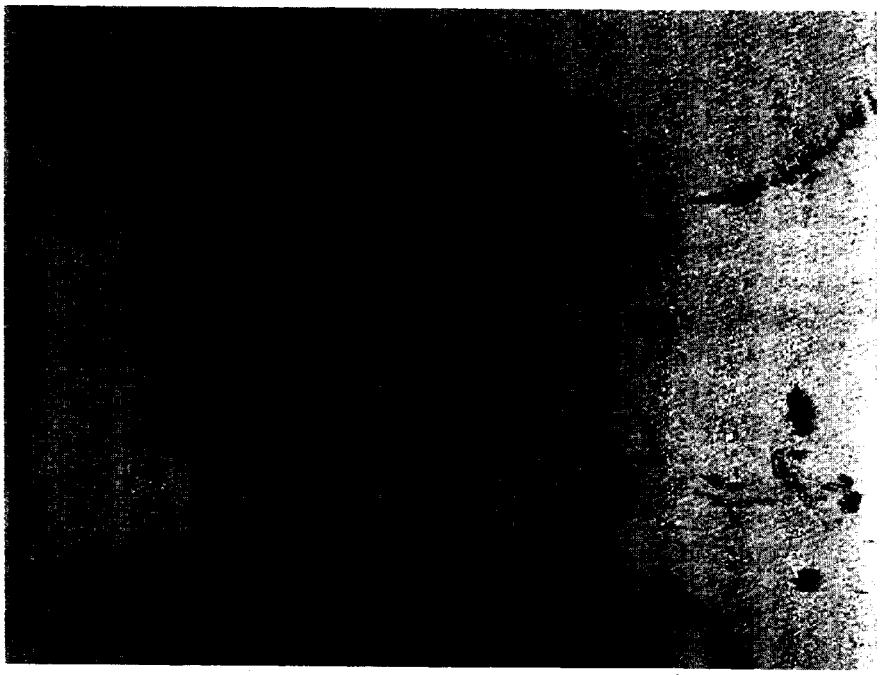
Or ce personnage absurde et victime d'un trop long malentendu disparaît dans la tourmente d'une révolution non moins absurde et fondée elle aussi sur un gigantesque malentendu, la théorie de la lutte des classes à laquelle se réfèrent les Bolcheviks étant un non sens en Russie où il n' y a ni bourgeoisie ni prolétariat. Pourtant, comme l'avait curieusement annoncé Gogol dans son Journal d'un fou, la révolution, dans toute sa fureur démentielle, a bel et bien éclaté à Pétersbourg en "Martobre"1917:

До Мартобря (его предвидел Гоголь)
В России не было ни буржуа,
Ни классового пролетариата:
Была земля, купцы да голытьба,
Чиновники, дворяне да крестьяне...
Да выли ветры, да охал сохой
Поля доисторический Микула.
Один поверил в то, что он буржуй,

[30] Cf. *Vospominanija o M. Vološine*, Moskva, Sovetskij pisatel', 1990, p. 705, note 5.

Другой себя сознал, как пролетарий,
И почалася кровавая игра.
На все нужна в России только вера;
Мы верили в двуперстие, в царя,
И в сон, и в чох, в распластанных лягушек,
В социализм и в интернационал.

Comme l'écrit Vološin lucide et désabusé, l'avenir est enraciné dans le passé et les roues de l'histoire suivent les mêmes ornières. La révolution bolchevique, comme la révolution pétrovienne, bien qu'ayant importé et inoculé chacune à la Russie un bacille étranger (rationalisme pour Pierre, marxisme pour Lenin), sont profondément nationales, car toutes deux intrinsèquement autocratiques, au service de cette force centripète qui lutte depuis toujours contre la force centrifuge, au service de l'ordre contre l'anarchie, éternelle tentation de la Russie profonde, "vagabonde, ivre et folle en Christ" préférant se donner "aux brigands et aux voleurs" et rompre les digues de granit où prétendaient la contenir Pierre et ses successeurs pour rejoindre le chaos primitif dont les métaphores sont depuis Puškin la tempête de neige et la débâcle des eaux.



В. И. Суриков, Рыжебородый стрелец. Этюд, 1879

La révolution bolchevique n'est donc pas le "bunt" orgiaque et irrationnel des Razin et des Pugačev, elle en est tout le contraire et, par là même, n'est qu'une nouvelle version de la révolution pétrovienne, du bras de fer que se livrent périodiquement les deux principes contraires qui travaillent l'histoire russe et que Vološin a saisi pour la première fois dans les regards affrontés de Pierre et du Strelec sur la célèbre toile de Surikov.[31]

Есть дух истории – безликий и глухой,
Что действует помимо нашей волн,
Что направлял топор и мысль Петра,
Что вынудил мужицкую Россию
За три столетия сделать перегон.
От берегов ливонских до Аляски.
И тот же дух ведет большевиков
Исконными народными путями.
Грядущее – извечный сон корней:
Во время революций водоверти
Со дна времени взмывают старый ил
И новизны рыгают стариною.
Мы не вольны в наследии отцов,
И, вопреки бичам идеологий,
Колеса вязнут в старой колее:
[...]
Истории потребен сгусток воль:
Партийность и программы – безразличны.
В России революция была
Исконнейшим из прав самодержавья,
Как ныне в свой черед утверждено
Самодержавье правом революций.

Si Vološin juge donc très sévèrement et ne cache pas même sa répugnance pour la personne et l'œuvre de Pierre comme pour celles des Bolcheviks, il les accepte néanmoins comme un mal historique nécessaire à une Russie sans cesse tentée de s'anéantir dans l'anarchie. Y a-t-il une issue à cette étrange dialectique entre deux forces opposées et semblables dans leurs excès? Vološin qui n'a cessé de méditer Dostoevskij pendant toutes les années de la Révolution et de la Guerre civile le croit et l'espère: la Russie sortira de ce cercle vi-

[31] M. Vološin, *Surikov*, Leningrad, Chudožnik RSFSR, 1985 et *Liki tvorčestva*, cit., pp. 324-349 ainsi que notre étude, pp. 229-235.

cieux lorsqu'elle s'acceptera dans toutes ses contradictions, reconnaîtra collectivement ses fautes, fera repentance et s'engagera sur la voie qui lui est prédestinée: celle de l'humilité et de la croix du Sauveur embrassée en place de toutes les nations. Alors le serpent n'affrontera plus le Cavalier de bronze, les eaux ne menaceront plus les quais de granit, la Plaine sauvage (*Dikoe pole*) et Pétersbourg ne s'opposeront plus l'une à l'autre, mais s'effaceront devant la douce majesté de Kitèje (*Kitež*), la ville sainte et messianique qu'évoquent irrésistiblement les derniers vers du poème:

Я вижу изневоленную Русь
В волокнах расходящегося дыма,
Просвеченную заревом лампад –
Страданьями горящих о России...
И чувствую безмерную вину
Всея Руси – пред всеми и пред каждым.